Christine D

**BEAUMARCHAIS *LE MARIAGE DE FIGARO***

**Explication de texte sur les quatre premières scènes de l’acte III**

# **Introduction**

L’acte III est un acte central, pivot de la pièce, Beaumarchais se doit donc à la fois de conserver le rythme effréné qui a été le sien jusqu’ici mais également de faire une pause pour faire le point sur l’action avant de complexifier l’intrigue.

Nouvel acte nouveau décor, nous nous trouvons à présent dans une salle du château servant de salle d’audience, annonçant l’imminence du procès entre Figaro et Marceline.

Ainsi le troisième acte commence par une relance de l’action sous la forme de brefs dialogues avant de proposer un monologue du Comte qui revient sur ce qui s’est passé précédemment. Ces deux mouvements seront l’objet de notre étude.

1. **Une action relancée.**

Les trois premières scènes sont extrêmement brèves et réinsufflent dès l’ouverture de cet acte la dynamique de la pièce, elles soulignent d’ailleurs la précipitation qui est celle du comte.

Entre les deux actes le décor a été mis en place et entrant sur scène, le Comte s’adressant à Pédrille, qui selon la didascalie porte un paquet cacheté, lui dit :«  M’as-tu bien entendu ? ». Le dialogue entre les deux personnages a donc bien commencé avant le début de l’acte, mais hors scène et le spectateur n’en voit que la toute fin. Pédrille répond avec la même efficacité : « Excellence, oui. » la brièveté des deux répliques, ajoutée à l’indication scénique concernant le comte « vite » signale la précipitation de l’action et introduit immédiatement une tension, dont le sujet demeure pour un temps mystérieux au spectateur qui ne peut que noter l’urgence de la situation. Pédrille sort de scène, exécutant par là l’ordre donné par le Comte. On peut également noter que la façon dont Pédrille nomme le Comte « Excellence », dénote d’une grande révérence envers lui, ajouté à cela que nous sommes dans la salle du trône où se trouve le portrait du roi, on retrouve le Comte dans une position d’autorité.

Ce dernier se retrouve seul dans la scène 2 et rappelle Pédrille aussitôt. Nous avions donc une fausse sortie. Et la scène 3 voit le retour du valet. Ses premières répliques sont des phrases ellyptiques, concises : « Excellence » ou encore « Ame qui vive. » qui renforcent l’impression d’efficacité et d’obéissance du personnage. Ce retour va cependant permettre d’éclairer les spectateurs sur les raisons de cette précipitation et on peut observer l’art de Beaumarchais qui retarde l’éclaircissement du mystère.

Tout d’abord, on se place sous le sceau du secret : « On ne t’a pas vu ? » interroge le Comte, continuant à baigner l’atmosphère de mystère. « Prenez le cheval barbe » ajoute-t-il sur le mode de l’injonction, qui va être repris dans les répliques suivantes : « sachez si le page est arrivé. » et « revenez plus vite, et m’en rendez compte ». Toutes ces ordres ainsi répétés, car on peut supposer qu’ils reprennent les propos tenus avant l’ouverture du rideau, souligne l’état de fébrilité du comte, qui veut s ‘assurer à la fois du départ du page mais également que la mission qu’il confie sera rondement menée. Il semble avoir fait un choix judicieux concernant l’émissaire car Pédrille affiche une obéissance totale : « Il est à la grille du potager tout scellé. » et « J’entends » cela contraste avec la légèreté d’action et de ton des autres valets, comme Figaro ou Antonio. Sa compétence est aussi mise en valeur par les brèves interrogations qu’il pose, toujours les plus courtes possibles comme pour ne pas gâcher un temps qu’il sait précieux : « Dans l’hôtel ? » et « Et s’il n’y était pas ? ». C’est d’ailleurs le comte qui clôt le dialogue « allez ». A cet échange rapide succède une pause sous la forme d’un monologue qui va permettre à l’auteur de remettre l’action en perspective.

1. **le retour sur les actes précédents**

La tirade du comte peut se diviser en plusieurs mouvements qui marquent le cheminement de la pensée et qui pourraient être représentés au niveau scénique par des arrêts, des pauses, puis des reprises de la marche réflexive.

En effet à la scène 4, le Comte se retrouve seul en scène il « marche en rêvant » comme l’indique la didascalie.

Il revient d’abord sur le départ de Bazile qu’il a envoyé accompagner en musique les démarches de Grippe-Soleil : « J’ai fait une gaucherie en éloignant Bazile !… la colère n’est bonne à rien. » En admettant ainsi ses torts et en identifiant clairement son origine la colère, Almaviva initie un retour introspectif sur son personnage et montre qu’il est clairvoyant sur ce qui motive ses actions. Il nous rappelle également qu’il est coléreux et emporté, ce qui a été à l’origine de plusieurs scènes comiques et de la frayeur qu’il provoque chez Chérubin. Il revient ensuite sur les péripéties qui ont composé les actes précédents :

« Ce billet remis par lui, qui m’avertit d’une entreprise sur la Comtesse.

la camariste enfermée quand j’arrive.

la maîtresse affectée d’une terreur fausse ou vraie. »

Ces trois phrases sont courtes, concises et reprennent un à un les faits passés. Le fait de nommer la comtesse et Suzanne de cette façon , c’est-à-dire : « la Comtesse, la maîtresse » et « la camariste » met en relief la relation des deux femmes et le soupçon qui porte sur leur probable complicité. On peut aussi y voir une prise de distance avec ce qui s’est déroulé, le Comte observe les deux femmes comme deux personnages d’une action. D’autre part l’hésitation notée par l’emploi de la coordination « ou » montre également que le Comte est entrain de faire le point, d’analyser les détails de l’action pour pouvoir mettre au point sa riposte. Les marques de cette réflexion à la recherche de la vérité vont s’accentuer, les phrases vont être entrecoupées de points de suspensions : « Un homme qui saute par la fenêtre et l’autre qui avoue… ou qui prétend que c’est lui… » L’impossibilité de déterminer une identité se marque par l’emploi de termes vagues : « un homme, l’autre » et le doute qui apparaissait concernant le comportement de la comtesse réapparaît ici dans l’utilisation du verbe « prétend » est un indice que le Comte n’est pas dupe. Il avoue d’ailleurs son incompréhension : « Le fil m’échappe. Il y a la dedans une obscurité… » Nous voyons ici un retour sérieux sur un épisode qui avait été comique. Les points de suspension marquent le début d’une nouvelle interrogation qui va se porter plus précisément sur le personnage de la comtesse.

A partir de ce moment le comte va osciller entre deux positions opposées la perte de contrôle et la tentative de se raisonner soi-même.

Almaviva s’interroge en effet sur son rôle dans les événements passés et constate : « Des libertés chez mes vassaux, qu’importe à de gens de cette étoffe ? mais la Comtesse ! son ton s’échauffe et le mépris pour les valets se révèle ici. La colère fait aussi sa réapparition guidée par la jalousie et marquée par l’emploi de la tournure exclamative. « Si quelque insolent attentait…où m’égaré-je ! » l’emploi du mot « insolent » désigne probablement que les soupçons du comte se portent sur le page, nommé dans la scène précédente et évoqué par Bazile qui ignorait la présence du comte à la scène 9 de l’acte I, dont le comte regrette le départ. Puis il se reprend rapidement : « En vérité quand la tête se monte l’imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! » utilisant un tour proverbial, il tente de se raisonner. Il est à noter que l’emploi du mot « folle » rappelle le sous-titre de lapièce « la folle journée », car personne ne maîtrise l’action, qui va de rebondissements en rebondissements. Cependant la colère refait surface aussitôt qu’il évoque précisément la scène : « Elle s’amusait ; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! Elle se respecte ; et mon honneur… où diable on l’a placé ! » de nouveau la syntaxe expressive, c’est à dire les exclamations et le points de suspension, ainsi que la trivialité de la fin de la phrase manifeste l’emportement du comte avant qu’il ne fasse un retour sur son propre rôle dans l’action. On note également un glissement du centre d’intérêt de la Comtesse au Comte.

Peu à peu ces réflexions le guident vers l’introspection ce qui se marque par l’emploi successif de trois interrogatives : « De l’autre part où suis- je ?  cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret…comme il n’est pas encore le sien… Qui donc m’enchaîne à cette fantaisie ? » dans ces phrases l’emploi de certains termes sont légèrement euphémistique. Le fait de nommer Suzanne « friponne » accentue sa familiarité souhaitée avec elle, et replace la responsabilité sur elle. De même donner le nom de « fantaisie » à son désir est amoindrir l’acte qu’il veut commettre. Parallèlement on voit que cette fantaisie ne le quitte pas dans l’utilisation de l’adverbe « encore » qui montre qu’il chérit l’espoir que cela ne tardera pas. Son introspection se poursuit cependant sur un ton hyperbolique cette fois : « J’ai voulu vingt fois y renoncer… Etrange effet de l’irrésolution ! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. » mais l’utilisation de ces hyperboles ne masquent pas sa volonté première, et l’on peut mettre en doute la sincérité de son « irrésolution », en effet le libertin qu’il était avant le début du Barbier de Séville semble bien être réapparu dans le second volet de la trilogie. Enfin par association d’idées, pensant à Suzanne, il en vient à évoquer Figaro et nous permet de retourner dans le feu de l’action.

Ce retour à l’action introduit l’attente de Figaro et va permettre l’enchaînement avec la scène suivante, qui sera un dialogue entre les deux protagonistes. Le ton du comte se fait impatient : « Ce Figaro se fait bien attendre ! » et l’emploi du démonstratif indique l’agacement d’Almaviva en ce qui concerne la personne de son valet. Puis il révèle son plan au spectateur : « Il faut le sonder adroitement et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d’une manière détournée, s’il est instruit de mon amour pour Suzanne. » Cette longue phrase qui clôt notre extrait vaut la peine que l’on s’arrête dessus. Le comte apparaît comme un stratège, planifiant ses objectifs et les moyens d’y arriver : « sonder adroitement », « démêler », « d’une manière détournée ». Il a déjà fait la preuve de son habileté dans le *Barbier de Séville*, mais cette fois-ci Figaro n’est plus son allié et il est même son rival. En effet, le Comte révèle ses sentiments pour Suzanne puisqu’il parle d’amour. Le retour à l’action se fait aussi par l’apparition physique sur scène de Figaro au moment où le Comte parle de lui, il entre et s’arrête observant le Comte. Ainsi il a assisté à la fin du monologue.

**conclusion**

L’ouverture de cet acte est donc intéressante à plusieurs titres puis qu’il relance l’action tout en procurant une pause qui permet de faire le point sur les événements passés. Le Comte nous montre les différentes facettes de sa personnalités : la fermeté et l’exigence quand il s’adresse à Pédrille, l’inquiétude qui est sensible dans sa précipitation, la colère qui apparaît en dire et en acte, la jalousie, le mépris et enfin la détermination à n’être pas dupe. Ainsi Beaumarchais réussit à donner de la profondeur à ses personnages à travers de brefs dialogues et un monologue parvient à réinscrire la dynamique de la pièce à l’ouverture d’un acte. Enfin que peut penser le spectateur d’un tel juge, car n’oublions pas que nous sommes dans la future salle d’audience.